

## Préface

L'écho d'un nom féminin résonne à travers les pages de ce livre comme le ferait un mantra qui, venu des hauts plateaux himalayens, allait bouleverser la vie d'une famille occidentale immergée grâce à lui dans le Vajrayana. Celle sans qui cet étrange récit n'aurait pu voir le jour se nommait Zina Rachevsky, morte à 43 ans dans l'Himalaya où elle était devenue nonne bouddhiste après avoir épuisé tous les charmes, et traversé tous les enfers, d'une vie plus que mondaine à quoi la prédestinait son ascendance – la vieille noblesse russe et européenne – et son tempérament rebelle, porté aux extrêmes. C'est un autre destin pourtant que cette lointaine cousine de l'auteur s'est choisi, et ceux qui l'ont connue dans sa retraite népalaise ont vu en elle un être accompli, peut-être même une *dakini*.

Car Zina Rachevsky ne s'est pas contentée de consacrer ses forces à sa réalisation spirituelle et à la préservation du patrimoine tibétain. Quittant ce monde dans des conditions encore mal élucidées, elle aurait confié vouloir « revenir » pour témoigner de la véracité des enseignements tantriques et poursuivre sa tâche de *bodhisattva*. Une tâche infinie ! Le fait est que le fils de l'auteur a été dès sa naissance reconnu comme *tulku* – émanation de la bouddhité compatissante – par le hiérarque de la lignée Sakya confirmant, à la suite d'investigations conduites selon les règles traditionnelles, que Zina Rachevsky avait bien « repris naissance » dans cet enfant. Qu'arrive-t-il donc à un couple d'Occidentaux, connaissant jusqu'alors mal le bouddhisme, quand on leur annonce très officiellement que leur premier-né est non pas la réincarnation – Arnaud Dotézac

montre clairement pourquoi ce mot est inapproprié – mais la « trace » d'un être d'Éveil parti sans laisser d'autres traces que celle-là ?

Le scénario est si insolite que certains ne manqueront pas d'ironiser : Vous n'allez tout de même pas croire à ces choses-là ? Il leur faut lire les pages haletantes relatives à cette « reconnaissance » pour réviser ou au moins suspendre un jugement ne reposant après tout sur des bases guère plus solides que ce que nous nommons communément croyance. Les faisceaux d'indices alors se resserrent, se structurent sans en avoir l'air, et permettent d'entrer dans ce qu'Indiens et Tibétains nomment un mandala : un champ de forces où une « énergie de sagesse » réorganise à son gré les événements selon un ordre qui échappe à tout jugement : C'est CELA, et pas autrement. Peut-être en viendront-ils alors tout naturellement à penser qu'une telle énergie ait pu inspirer à Arnaud Dotézac ce livre-mandala.

Ce que son auteur nomme un « livre de rupture » est d'abord un livre de mémoire : celle, jusqu'alors familiale, d'un couple occidental entrant ainsi en contact intime avec l'histoire du peuple tibétain et avec cette autre mémoire, plus insondable encore, propre au Dharma du Bouddha. Car ce livre nous parle surtout de cette « filiation » mystérieuse créée par la transmission d'une « trace de mémoire » échappant pour l'heure à tous les codes de déchiffrement occidentaux. Parlant des disparus qui nous sont chers, nous dédions volontiers tel ou tel de nos gestes à leur mémoire. Les rapports ici s'inversent, puisque celui qui vraiment « se souvient » – d'avoir tant de fois erré dans le Bardo – réduit chacun de nous au rang de souvenir plus ou moins lointain. Cela force en retour à la discrétion. Et l'auteur, qui s'est évidemment abondamment documenté sur l'histoire tibétaine et connaît maintenant de l'intérieur le bouddhisme, se contente d'être là quand il le faut, au moment opportun. Sa présence se fait légère, et cela se ressent dans

son style. Au moins un livre qui, parlant du Dharma, n'aura pas servi à la promotion d'un ego en mal de reconnaissance, mondaine celle-là !

Arnaud Dotézac néanmoins s'engage, prouvant ainsi, s'il en était besoin, que les engagements authentiques n'ont rien d'égotique. Ce qu'il affirme, documents à l'appui, provoque donc bien une rupture et ne devrait donner pour autant matière à aucune polémique. Ce qui est vrai est vrai. Des pages serrées consacrées à l'histoire des relations souvent mouvementées du Tibet avec ses plus ou moins proches voisins, il ressort en effet ce que tout le monde en son for le plus intérieur sait : que le Tibet n'a jamais appartenu de plein droit à la Chine. À ceux qui aujourd'hui, faisant fi de l'histoire, se font les relais de la propagande chinoise, il aurait il est vrai suffi de regarder attentivement les visages, les paysages, les modes de vie, les croyances ; en bref toute une culture indissociable d'une nature exceptionnellement inhospitalière mais également si riche que les Chinois qui parviennent à s'y acclimater la pillent. Trop de complicités politiques et médiatiques tentent d'étouffer cette évidence qui, comme toute vérité, finira bien par ressurgir là où on ne l'attendait plus. L'auteur esquisse à ce propos quelques pistes, quitte à trancher dans le vif.

Il le fait de manière inédite en saisissant l'opportunité offerte par la vie qui, faisant de son fils un *tulku*, l'a conduit à s'intéresser de très près à ce qui est devenu au Tibet une véritable institution spirituelle, depuis le XII<sup>e</sup> siècle où fut « reconnu » le premier Karmapa. Que le modèle du *tulku* se révèle « une marque de fabrique suffisamment non chinoise pour nous aider à démentir l'intoxication des Hans » est plutôt une bonne nouvelle, qui méritait d'être annoncée. Mais ce qui était plus difficile à dire sans écorner le mythe d'un Tibet idyllique, c'est que cette institution, quintessence de la spiritualité tantrique héritée de l'Inde gangétique, a donné prétexte

à une véritable captation d'héritage de la part des Gelugpa, lignée d'où proviennent depuis 1579 tous les Dalai Lamas, eux-mêmes souvent dépassés au cours de leur histoire par l'ampleur de ce phénomène économique et politique.

Un système très performant fut en effet installé par le grand érudit Tsongkhapa (1357-1419), transformant en un temps record l'« économie de l'altruisme » propre au bouddhisme en un mode de financement favorisant l'émergence de ce que l'auteur nomme le « syndrome de Chöyon » : une véritable pathologie économique et sociale, spirituelle aussi il va sans dire, puisque la relation strictement personnelle de mécénat religieux entre un maître tantrique et son disciple ne sert plus qu'à alimenter les caisses des monastères et à soutenir les ambitions politiques. Plus inquiétante encore est aujourd'hui la confusion spirituelle introduite, au cœur même du bouddhisme tibétain, par les pratiques déviantes de la secte Shugden, que combat non sans courage le très compatissant Tenzin Gyatso, XIV<sup>e</sup> et peut-être dernier Dalai Lama à qui l'auteur rend l'hommage qu'il mérite. La conclusion paraît en tout cas s'imposer : « C'est du retour des religieux à leur fonction de sagesse apolitique que dépendra l'avenir du Tibet ».

Un avenir plus qu'incertain, comme chacun sait. Mais ce que les Tibétains, bouddhistes convaincus depuis douze siècles savent bien, c'est que la correction d'un désordre contribue à faire tourner, en faveur de ceux qui l'ont effectuée, la roue du Dharma. Contraindre les moines tibétains à parler chinois pourrait par contre ne pas avoir l'effet escompté par Pékin et favoriser la diffusion des enseignements bouddhiques en Chine, où le bouddhisme s'est implanté dès le début de l'ère chrétienne, quelque six siècles donc avant que le Tibet ne devienne (VIII<sup>e</sup> s.) un véritable « laboratoire spirituel ». Placer la reconnaissance des *tulkus* sous contrôle d'État, et interdire les dons privés aux monastères, pourrait aussi convaincre à la

longue les donateurs, privés des fruits spirituels de leur générosité, de se tourner vers le Bouddha, plus reconnaissant que le Parti communiste chinois.

Venu dans la steppe mongole peindre une grande fresque où figuraient des bergers tibétains, un jeune artiste chinois de renommée internationale disait récemment être conscient, chaque fois qu'il regardait ces hommes simples mais dignes, de tout ce qu'il avait perdu : un trésor de sagesse sans doute, comparable à celui que s'en était allée rechercher Zina Rachevsky dans les Himalayas.

FRANÇOISE BONARDEL

Professeur de philosophie des religions  
à la Sorbonne et écrivain.

Dernier ouvrage publié :  
*Bouddhisme et philosophie*,  
Paris, L'Harmattan, 2008.



## Introduction

Au moment de son invasion par la Chine populaire, en 1951, le Tibet était gouverné par un système unique au monde : celui des Dalai-lamas, des tülkous<sup>1</sup>, ces « réincarnations » dynastiques qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans le monde. Le concept de tülkou signifierait, à toute première vue, une sorte de continuité de soi-même, décidée consciemment par des méditants hors pair, afin de poursuivre une œuvre altruiste de vie en vie, ce qui n'est pas sans paradoxe. Par exemple, si le Dalai-lama actuel est le quatorzième du nom, il serait tout autant le premier, puisqu'il serait en fait lui-même... Mais en explorant davantage, on découvrirait que le bouddhisme conteste la croyance en une transmigration des âmes. Pour le bouddhisme, il n'est pas question de s'imaginer quelqu'un qui changerait de véhicule corporel après chaque mort<sup>2</sup>. La croyance en l'existence d'une âme<sup>3</sup> immortelle et identique à elle-même, a toujours été réfutée par la doctrine bouddhiste : le Dharma<sup>4</sup>. Il en fait même une part de « l'ignorance originelle » (sk. *avidya*) : notre infirmité à voir la

---

1. Ce mot tibétain est la contraction de *Tülpe-Ku*, formé de *tülpe* (ici : émanation magique) et *Ku* (corps) ; sk. *nirmanakaya* : corps de manifestation, d'émanation.

2. D'autant que dans les sutras, les textes d'enseignements du Bouddha lui-même, le *nirmanakaya* ne semble pas devoir obéir à la logique de la réincarnation.

3. On parlera plutôt d'un « soi » (sk. *atman*).

4. Le « Dharma » est le mot le plus communément utilisé pour désigner l'enseignement bouddhique. La racine *dhar* ou *dhr* exprime l'action de tenir, supporter, mais également de préserver, garder. Le suffixe *ma* exprime la manière, les moyens. Pour l'Inde brahmanique, le *dharma* n'est pas seulement la *façon* de faire les choses mais la bonne méthode, puis *la* seule manière de les faire, conduisant à l'équilibre général. *Dharma* désigne alors l'équilibre aussi bien du cosmos, la loi de la nature, que de l'individu. Il deviendra dans le bouddhisme, par glissements de sens successifs : la bonne Loi, l'enseignement du Bouddha.

réalité vivante de notre esprit immatériel, tel qu'il est. Voilà de quoi stimuler nos interrogations : « Alors, si ce n'est pas l'âme du tülkou qui transmigre, qu'est-ce qui se *réincarne* » ?

Pour élucider cette énigme, il faut bien entendu explorer la signification profonde de ces notions dans le bouddhisme. C'est généralement long, complexe, et, comme il s'agit d'une connaissance relative à notre propre conscience, la part d'empirique est déterminante. Elle requiert donc un apprentissage guidé et personnalisé, presque artisanal. Comme toute connaissance de ce type, elle se transmet et s'enrichit par l'expérience. Un immense savoir a ainsi été collecté depuis l'Inde vers le Tibet, par écrit, mais également normé, systématisé, débattu, pour finalement donner corps à une métaphysique d'une ampleur insoupçonnée<sup>5</sup>. C'est là tout l'objet du bouddhisme : une pratique accessible et adaptée, soutenue par une métaphysique puissante et parfaitement structurée, le tout sur fond d'éthique universellement acceptable. Quelques lignes en résument la norme fondamentale :

*Ne commets aucun acte nuisible,  
Réserve-toi aux vertus,  
Dompte ton esprit,  
Tel est l'enseignement du Bouddha<sup>6</sup>.*

Ici, nous nous contenterons de quelques grandes lignes en rapport avec les tülkous. Même s'il compte parmi les plus célèbres, nous savons que le Dalaï-lama n'est pas pour autant le seul tülkou au monde. Plusieurs centaines d'autres seraient recensés à ce jour, dans le Tibet même, aussi bien qu'à ses frontières, plus loin en Asie orientale, ou plus récemment dans les pays

---

5. Guy Bugault, *L'Inde pense-t-elle ?* Paris, PUF, 1994.

6. Pour une présentation plus approfondie de l'éthique bouddhique : Ngari Panchen & Pema Wangyi Gyalpo, *Perfect Conduct*, commentaire de Dudjom Rinpoché, Boston, Wisdom Publication, 1996.



occidentaux. Dans ce dernier cas, cela signifie que des Tibétains ont reconnu, avec plus ou moins de bonheur, des enfants occidentaux, voire des adultes, en tant que tülkous, comme le film *Little Buddha*<sup>7</sup> l'a mis en scène, sans toujours convaincre. Pourquoi tant de tülkous ? On serait tenté de répondre : parce que les enseignements qui permettent de « devenir » tülkou sont tout simplement efficaces. Mais le devient-on vraiment ? Autre énigme que nous tenterons d'élucider. On trouve des tülkous dans toutes les lignées du bouddhisme tibétain, qui est divisé en quatre grands courants ou principales écoles (il y en eut davantage dans l'histoire) :

– l'école *Nyingma*, celle des Anciens, dite aussi de la « première diffusion » du bouddhisme au Tibet, remontant au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère ;

– les écoles *Sakya* et *Kagyü* de la seconde diffusion, nées au tournant du millénaire (XI<sup>e</sup> siècle) ;

– l'école *Gelug* (XV<sup>e</sup> siècle), la plus récente et la seule d'origine strictement tibétaine, dont sont issus les Dalai-lamas.

En admettant que la notion de tülkou soit acceptable, il restera tout de même à se demander si elle est compatible avec la fonction de chef d'un État, fût-il le Tibet. Surtout si ce tülkou du *Toit du monde* est un moine ordonné comme l'est le Dalai-lama, devant respecter jusqu'à 253 préceptes<sup>8</sup>, parmi lesquels : vivre en haillons, d'aumônes, être prêt à dormir n'importe où, retiré dans une forêt, dans un ermitage, ou encore à ciel ouvert près des lieux de crémation, conservant la posture assise, n'avoir aucuns rapports sexuels et ne pas dépendre d'un roi, c'est-à-dire du politique... N'est-ce pas enfreindre ces vœux que de se mêler à des jeux de forces politiques pas très religieux

---

7. Film de Bernardo Bertolucci, avec Keanu Reeves, dont la première fut organisée à Paris en octobre 1993, en présence du Dalai-lama.

8. Regroupés dans le *vinaya* : la discipline ou déontologie des moines, formant le volet juridique des enseignements du bouddhisme.

à première vue comme la géostratégie, la guerre, le patriotisme, le stalino-capitalisme, les médias, les fantasmes ? On découvrira néanmoins qu'il existe une hiérarchie dans les normes monastiques qui semble permettre d'accréditer la fonction de moine-souverain. Mais comment ? Avec quelle finalité ? Même si elles n'eurent jamais le pouvoir politique au Tibet, il existe aussi des nonnes dans les ordres monastiques tibétains. Elles doivent respecter jusqu'à 364 préceptes. Les laïcs peuvent également s'engager dans un système de préceptes en moins grand nombre. Ils peuvent être pris pour des durées déterminées, à l'occasion de sessions de pratiques particulières, par exemple. Ils peuvent également être librement rendus. Ils sont donc révocables, ce qui, à première vue, reflète un profond respect de la liberté de conscience. En revanche, il est recommandé de ne pas les trahir lorsqu'ils ont été pris. Le serment (sk. *samaya*) qui s'y attache est une intention d'une grande profondeur, touchant aux couches les plus inexplorées de l'inconscient. Toutefois des solutions de restauration existent. On retiendra que cette part de l'intention est essentielle dans le mécanisme du karma<sup>9</sup> et de la réincarnation.

En tant que tülkous, seuls les Dalai-lamas ont été des détenteurs du pouvoir exécutif, au moins en théorie. Cette institution est une spécialité tibétaine aussi bien sur le plan religieux que politique<sup>10</sup>. Alors que le gouvernement Chinois tient ferme

---

9. Le karma signifie « acte ». Sa racine « kr » a donné au latin le mot *creare*, puis *créer*, en français. Il ne s'agit pas d'un acte passif ou machinal mais volitionnel, engageant la conscience à des degrés divers. Les effets que l'action provoquent, l'informent et conditionnent sa mémoire profonde, d'où l'idée de rétribution (sk. *vipaka*) qui lui est attachée. On aura compris que le karma n'a donc rien de commun avec une fatalité, un destin prétracé dans l'absolu. En revanche, sa force est de conditionner le futur conformément à la loi de causalité qu'il vivifie.

10. Même s'il y eut des *bodhisattva-et-rois* (nous préciserons cette notion) dans d'autres pays (Cambodge), la notion de tülkou ne semble pas leur avoir été attachée. Au Bhoutan il y eut également un *Dharma Raja* (roi du Dharma) détenant en théorie le pouvoir religieux et temporel.

son cap de propagande, qui voudrait nous faire croire que le Tibet serait la plus chinoise de toutes les provinces de l'Empire, le modèle du tülkou se révélera comme une marque de fabrique suffisamment non chinoise pour nous aider à démentir l'intoxication des *Hans*<sup>11</sup>.

Mais mon intérêt pour cette institution du tülkou n'est pas simplement historique ou sociopolitique. Il provient d'un événement peu ordinaire, puisque mon propre fils fut reconnu comme tülkou, il y a 20 ans de cela, à Paris, par Sakya Tridzin<sup>12</sup>, le chef des Sakyapas, l'une des quatre écoles précitées. Jeunes mariés, mon épouse et moi nous apprêtions à fonder un foyer ordinaire, dans l'Ouest parisien. Comme tout le monde, nous avons lu *Tintin au Tibet* ou Alexandra David-Neel. Comme tout le monde, nous fûmes touchés par ce que nous lisions dans la presse de l'étonnante bonté du Dalai-lama et que personne n'avait pu mettre en défaut. Comme tout le monde, nous avons entendu dire qu'il existait un savoir mystique spécifique au Tibet, et qu'il méritait d'être connu. Comme la plupart des gens, cela n'était pas non plus le centre d'intérêt primordial de notre vie... En réalité, nous ne savions strictement rien du Tibet avant ces événements que je vais relater. J'étais un jeune avocat exerçant dans un cabinet parisien spécialisé en droits d'auteurs et des médias, ma femme ne travaillait pas et devait accoucher bientôt de notre premier enfant. Elle aimait la littérature plus que la philosophie et n'avait aucune racine

---

11. Les *Hans* forment l'ethnie autochtone de la Chine, représentant 93,3 % de sa population. Cf. Anne-Marie Blondeau et Katia Bufetrille, *Le Tibet est-il chinois ?*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 199.

12. Sakya Tri – dzin : *le détenteur du trône de Sakya*. J'ai pris le parti de ne pas assortir le nom des grands lamas tibétains de leurs titres honorifiques comme « le Vénérable », « Son Éminence » ou « Sa Sainteté », réservés traditionnellement à leur adresse directe. J'utiliserai en revanche le terme « Rinpoché » (précieux), lorsqu'il s'ajoute traditionnellement au nom propre. Il n'y a donc aucune marque de ségrégation de ma part.

particulière dans le monde asiatique. Je parle d'elle au passé car la maladie devait l'emporter, il y a deux ans à peine. Pour ma part, j'avais sans doute plus d'affinités avec l'Inde. Une mère née à l'Île Maurice, dans cet environnement qu'elle a toujours inconsciemment préservé, alliant la nonchalance à la bonne humeur, typique des habitants de cette perle de l'Océan Indien. Des souvenirs de yogis que j'imitais enfant, roulant le ventre comme eux, ou m'asseyant en « lotus ». Pas assez téméraire toutefois pour aller marcher sur les braises, comme ils le faisaient aux fêtes de « Terre Rouge ». Je garde en tête un film de visages souriants dans cet inimitable dodelinement de la tête, accompagné de l'immuable : « no problem Sir, no problem ». Jamais de problèmes n'est-ce pas ? Et puis, ces plats dynamités au piment « oiseau », ces saris aurifères, flottant comme des bannières de tendresse et ces temples kitch, aux divinités chromo. Il y avait comme une distance figée, par rapport au temps réel, le nôtre d'Europe, celui qui cavalcade. Maurice, cette micro-Inde, aussi sereinement désordonnée que le dessin des nuages sur ses sols de midi. Pour ceux qui la connaissent, ils sauront comment elle sait marquer le cœur à l'ocre rouge. Au-delà de cette affinité toute romantique, je conservais aussi les souvenirs plus sporadiques des luttes entre Hindous et Musulmans, importées de « Mother India », ou des velléités d'un Kadhafi d'y introduire son influence, remplacé aujourd'hui par le courant plus basse tension, mais continu, des Frères Musulmans.

A côté de cela, vers l'âge de 15-16 ans, j'acceptais avec engouement l'initiation à la méditation zen incluse dans ma pratique des arts martiaux japonais. Il m'en vint le désir de comprendre le pourquoi des zones mentales si tranquilles lors des sessions assises. Je me suis mis à lire des textes zen ou les Upanishad trouvés dans la bibliothèque de mon grand-père mauricien, aussi bien qu'un minimum de philosophie euro-

péenne. Passé le bac, je devais à 17 ans suivre la tradition des sept générations de médecins dans ma ligne paternelle. Mon père bordelais était médecin, comme son propre père, grand-père, arrière-grand-père, etc. L'invitation fut pesante à m'inscrire, trop jeune, à la prestigieuse faculté de médecine de la Pitié-Salpêtrière. Je me résignais, avec à l'idée, toujours aussi romantique, de faire de la recherche en neurophysiologie. Encore cet intérêt latent pour la *matière* de l'esprit. Même si cela ne dura que dix-huit mois, j'en gardais une vision qui me tint toujours à distance de la superstition. J'aimais la connaissance empirique, aussi bien que légitime. Je fis en définitive une carrière dans le droit, que j'enseigne aujourd'hui.

Mais je respectais tout autant les quelques rencontres qui se présentèrent avec des sages d'Asie, autour de mes 25 ans, comme avec l'Indien Shri Swami Satchidananda pour une puja du feu à l'abri d'un châte de coton. Ou encore, avec le Vénérable Coréen Seo Kyung Bô qui m'offrit un « nom bouddhique » me dit-il, et me fit saisir pour la première fois la relativité des échelles de perception, au sein de la conscience. Premier vrai et seul contact avec le bouddhisme grandeur nature, mais pour quelques jours seulement. Mon lien avec un rabbin cabaliste séfarade m'engagea aussi dans un profond questionnement du divin. Il ne portait pas de barbe et parlait d'Abraham, non pas comme d'un simple berger façon Hollywood, mais comme d'un sage accompli. Il évoquait les audiences organisées par le Patriarche dans une pièce éclairée par un diamant luminescent. Il alléguait l'histoire de ses liens avec l'Inde, il croyait en la transmigration des âmes : au guilgoul. Au-delà de ça, je n'étais en rien versé dans le bouddhisme en général et encore moins dans le bouddhisme tantrique tibétain. J'en ignorais absolument tout, mon épouse aussi. Nous n'étions pas davantage en quête de quoi que ce soit de tibétain et n'avions aucun contact avec ce monde. Jusqu'au jour où une série de coïnci-

dences nous y plongeait d'un coup. Le point d'orgue fut cette « reconnaissance » de notre fils comme tülkou par le hiérarque le plus respecté du Tibet, Sakya Tridzin, qui était de passage à Paris en ce début de printemps 1989. Les circonstances de cette reconnaissance furent telles qu'il n'était pas question d'en nier la réalité. Mais il n'était pas non plus question d'impliquer notre fils aveuglément dans une histoire encore à vérifier. Il nous appartenait de prendre nos responsabilités de parents. Nous étions décidés à comprendre. Notre démarche n'était évidemment pas celle des disciples volontaires du bouddhisme, ni celle d'universitaires passionnés de culture asiatique, et moins encore de militants de la cause tibétaine que nous n'étions pas. Il nous incombait de saisir le pourquoi et d'interpréter le comment, par la force des choses. Nous demeurions des parents comme les autres, partagés entre la perplexité et l'évidence, et ne pouvions nous résoudre à foncer tête baissée dans une croyance exotique, pas plus qu'à évincer notre fils d'un potentiel méconnu qui lui appartenait peut-être. N'étant sûrs de rien d'autre que la succession atypique d'événements qui annoncèrent cette reconnaissance, notre curiosité, autant que notre respect *a priori* pour cette tradition, jouèrent naturellement leur rôle. Ils nous permirent aussi de préciser ce que « croire » pouvait signifier. Nous partagions la conviction qu'une croyance « n'est jamais que probable<sup>13</sup> » et restions réfractaires au principe d'autorité du type : « C'est forcément vrai, puisque c'est Untel qui l'a dit ou entendu dire ». A côté d'un intérêt affectif pour la voie bouddhique, qui mûrit très progressivement, nous comprîmes aussi la position doublement favorisée qui allait être la nôtre. En premier lieu, notre entrée tacite dans la sphère bouddhique ne procédant pas d'une initiative de notre part, il nous était permis de conserver

---

13. Roger Pouivet, *Qu'est-ce que croire ?*, Paris, Vrin, 2006, p. 8.

un esprit critique, très critique même, à certains égards. En second lieu, au sein du système tibétain, les parents d'un tülkou peuvent se voir offrir une introduction privilégiée à l'enseignement, ce qui s'avérait à la fois stimulant et flatteur. Et ce fut le cas. Rétrospectivement, je ne peux pas imaginer avoir approché tant de grands lamas, d'informations et d'enseignements, alors que je ne l'avais, encore une fois, jamais demandé, n'eût été l'enchaînement provoqué par cette reconnaissance. Nous nous retrouvions néanmoins dans une situation étrange. Dans la mesure où la naissance d'un tülkou est supposée procéder, de sa part, d'un choix volontaire de ses futurs parents<sup>14</sup>, ces derniers sont vus, au Tibet, comme ses disciples premiers. Par une sorte d'étrange renversement des rôles à venir, ils sont en effet considérés comme ses « enfants spirituels » (*Thugsé*), d'où le respect qu'on leur témoigne.

Mais l'histoire tibétaine démontre aussi que la vie du tülkou et de ceux qui l'entourent n'est pas toujours de tout repos. Statistiquement, il est rare qu'une famille sorte complètement indemne d'un tel événement. Y compris dans les hautes sphères tibétaines. Les biographies tragiques des Dalai-lamas en sont un exemple criant parmi beaucoup d'autres. Le premier conseil que me donna Sakya Tridzin fut d'ailleurs de « cacher la nouvelle pendant quelques années, sinon cela pourrait déclencher des conséquences néfastes ».

Se cacher pour renaître ? En toute hypothèse, les conséquences psychologiques, en particulier pour une mère, furent loin d'être négligeables. Il est certain que pour une Européenne, à mille lieues de cette culture, l'annonce de l'enfantement d'un tülkou pouvait faire l'effet d'un rapt et provoquer une réaction de défense, très logique et très saine d'ailleurs. Car en outre,

---

14. Il y aurait fort à dire à ce sujet du point de vue de la psychanalyse. Cf. Jean Filliozat, *Le complexe d'Œdipe dans un tantra bouddhique*, in *Études tibétaines dédiées à la mémoire de Marcelle Lalou*, Paris, Maisonneuve, 1971, p. 142.

cette annonce fut délivrée quelques semaines avant même la naissance. Stupeur ! Il y avait comme un hiatus dans la projection habituelle selon laquelle un enfant ne vient que de sa mère, charnellement. Ici, chose étrange, l'enfant allait arriver avec un intellect antérieur au charnel. Que restait-il à la mère de « chair commune » avec son enfant ? Qu'allaient être la vulnérabilité du bébé, sa dépendance à la mère ? Qui allait naître : un adulte ? Ces questions, nous les avons enfouies en nous sans savoir les formuler, sans être équipés le moins du monde pour y répondre et pas même quelqu'un pour les entendre. Est-ce pour cela que nous divorcions ensuite assez rapidement et dans des conditions pénibles ? D'autres facteurs entrèrent en jeu mais il y eut certainement un effet boomerang dans ce rejet drastique et pulsionnel du bouddhisme par la mère, quelques années après. Au moins pour un temps. Elle revint sur le tard à plus de faveur envers cette tradition, notamment dans ce qu'elle avait à lui expliquer de la maladie, de la souffrance et de la mort.

Le présent livre est un résumé de ce parcours, à la recherche d'une compréhension de ce « traçage spirituel », que recouvre le concept de *tülkou*. Après vingt ans de recherches personnelles, qui demeurent très peu scientifiques et se sont effectuées au gré des transmissions venant de maîtres certes exceptionnels et de quelques lectures éparses, j'ai acquis la conviction que le *tülkou* est bien ce qu'on en dit dans les rubriques franches du tantrisme tibétain. Qu'y a-t-il de plus vrai que la transformation d'une vue sur l'immatérialité du réel ? Qu'y a-t-il de plus direct que la convocation d'une perception non conceptuelle de l'esprit ? L'étude spéculative classique et la méditation sont bien sûr les voies d'apprentissage les plus connues pour entrer dans ce monde. Elles n'excluent pas nos autres capacités à voir directement l'intangible, comme le rêve. Le rêve est un compagnon de la connaissance tantrique. Ce fut



pour moi une découverte de plus. C'est la raison pour laquelle j'en évoquerai certains en témoignage. Je m'arrogerai aussi le droit de conserver un avis personnel sur les dérives de l'usage du tülkou dans l'histoire du Tibet, ou de nos jours encore de l'Asie à l'Occident. J'ai eu la chance de rencontrer des tülkous qui refusèrent que leur identité soit jamais révélée à quiconque aussi bien que d'autres, très connus mais responsables, demeurant incorruptibles aux chants des Huit puissances mondaines (sk. *astalokadharmā*) : l'âpreté au gain, au plaisir, à la célébrité, aux louanges, et leurs craintes symétriques : les névroses de la perte, de la morosité, de la disgrâce et de la réprobation.

C'est par mon fils, que j'ai rencontré le Tibet bien malgré lui, puisqu'il n'était pas encore né. C'est aussi par le souvenir étrange légué par une femme sublime, Zina Rachevsky, passée du mondain au mystique comme l'éclair (tib. *dordje*).

C'est donc naturellement par un survol de l'histoire des tülkous que je propose ici cette intrusion parfois irrévérencieuse dans un Tibet brillant, où la philosophie pouvait s'apprendre au plus jeune âge, où la spiritualité n'avait de sens qu'attachée à la connaissance la plus élevée, où l'humain plaçait la réalisation de la nature de l'esprit au-dessus de ses contingences matérielles, où les vertus d'amour et d'affection pouvaient avoir le dernier mot, même au cœur des conflits les plus rudes. J'évoque ici le Tibet au passé, car la puissance de la Chine conquérante de ces terres immenses, autrefois indépendantes et nobles, a encore de quoi faire taire tous les gouvernements de la planète, tous. Les quelques pages qui suivent n'ont donc pas la prétention d'être une introduction au bouddhisme, que je suis bien loin d'avoir compris dans son immense étendue, pas plus qu'un manuel d'histoire, qui n'est pas ma spécialité.

Un souhait particulier m'a inspiré dans la rédaction de cette contribution : qu'elle permette de mieux faire comprendre le

*laboratoire spirituel* que fut le Tibet, afin qu'il ne soit pas définitivement annihilé sur son sol par une Chine qui n'a pas encore tout recouvert de ses propres racines bouddhistes. Je souhaite aux Tibétains que leur savoir, leurs collèges, leurs écoles, leurs lignées, leurs maîtres, leurs tülkous soient au contraire préservés, soutenus dans toute leur diversité. Bref, que leur liberté soit rétablie, selon le droit sacré du peuple à disposer de lui-même, son droit à l'autodétermination volée par des dictateurs de la pensée courte. Cela étant, ce livre ne fera pas de cadeaux à certains qui firent du bouddhisme tantrique un alibi de leur soif de pouvoir et l'installèrent en politique. Au bout du compte c'est cela même qui fit perdre le Tibet aux Tibétains : la mystification politique des tülkous. Les derniers moines-gouverneurs tibétains allaient finir par trouver des religieux plus forts qu'eux : les moines-soldats de Mao Tsé Toung. On aura compris que je me situe dans un courant réaliste, qui prend le risque de démystifier bon nombre d'idées reçues à propos de la magie du Tibet, mais sans céder un pouce aux fables de la propagande chinoise, de bien piètre qualité d'ailleurs, pour qui s'y penche un peu sérieusement. Si je dévoile quelques-unes des erreurs dramatiques commises par des moines trop puissants, c'est pour rappeler que le moins mauvais des systèmes, la démocratie, requiert l'existence de contre-pouvoirs. Ce n'est donc pas parce qu'ils étaient moines qu'ils se trompèrent (ils étaient brillants pour certains) mais parce qu'ils oublièrent cela : les vertus des contre-pouvoirs. En revanche, lorsque ces mêmes moines surent rester dans leur rôle apolitique sans pour autant renoncer à leur influence de sagesse, le Tibet connut une émulation spirituelle, philosophique, artistique, digne des plus grands moments de la Grèce Antique ou des Lumières de l'Europe, tout en se protégeant admirablement des appétits de conquête féroce de certains de ses voisins et cela, pendant plus de mille ans.

Ma thèse est la suivante: en s'installant au pouvoir à la faveur d'un rapport de force parfois très violent, les moines ont fini par inhiber toute capacité d'adaptation à la modernité quand elle frappa aux portes du Tibet. Ils ont fait la démonstration de leur échec en affaiblissant leur pays, au point de l'abandonner en pâture aux dictateurs du prolétariat. En revanche, lorsqu'ils restèrent dans leur rôle de source de sagesse, le Tibet vécut libre et en paix. C'est du retrait des religieux vers leur fonction de sagesse *apolitique* que dépendra, selon moi, l'avenir du Tibet. Mais il s'agit d'un choix sacré qui n'appartient qu'aux Tibétains. Personne n'a le droit de se substituer à eux, les Chinois moins que quiconque, eux qui n'ont pas non plus de contre-pouvoirs.



Je dois la chance d'écrire ce livre de rupture aux encouragements de mon éditeur qui a pris le risque de me faire confiance. Qu'il en soit très chaleureusement remercié. Je remercie aussi maints amis proches qui parfois d'un simple mot, d'une pensée ou dans la patience de longues conversations et relectures minutieuses, m'ont accompagné dans ce travail, dont parmi eux: Sylvie et Stéphane. Et bien sûr Françoise Bonardel qui m'a fait l'insigne honneur de préfacier cet essai en y saisissant l'engagement de cette yogini si pressée qu'elle réalisa la bouddhété hors du sentier trop balisé de la longue Voie Progressive (tib. *Lam-rim*): Zina Rachevsky. J'adresse aussi un clin d'œil affectueux à ma seconde épouse qui a partagé tous les moments inoubliables de cette bien étrange expérience, notamment auprès de mon fils, même si nos chemins se sont depuis lors séparés. Mais c'est à mon fils que je voue ma plus profonde gratitude. Il ne m'a pas seulement autorisé à évoquer aujourd'hui une histoire qui est avant tout la sienne. Il m'a ouvert la voie et finalement permis d'accomplir un vœu

très inhabituel. Un vœu qui aurait été formulé dans une vie passée, par quelqu'un qui n'était assurément pas lui, mais dont il a recueilli sans aucun doute une précieuse mémoire spirituelle en héritage. Le souhait de ce partage est le sien et le mérite lui revient.